

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

—Je n'ai pas tout dit... reprit l'archevêque en présentant au jeune prêtre une large enveloppe. Le ministre de la justice et des cultes vous a désigné pour remplir les fonctions d'aumônier de la prison de la Grande-Roquette....

L'abbé d'Areynes fit un geste d'étonnement et presque d'effroi.

—Acceptez, mon enfant.... continua le prélat, il y a là des âmes à sauver, des hommes égarés à remettre dans le droit chemin, des souffrances à soulager, des plaies saignantes à panser, à guérir.... c'est une grande et noble tâche !.... Acceptez !....

—J'accepte, répondit Raoul.

Profitant d'une visite que lui faisait le capitaine de Kernoël, le vicaire de Saint-Ambroise le prit à part et lui demanda s'il pouvait lui fournir quelques renseignements sur la jeune femme blessée et évanouie que ses hommes avaient transportée mourante à l'ambulance.

M. de Kernoël ne savait rien de cette femme....

Pour s'assurer si elle était vivante ou morte, il fallait que l'abbé d'Areynes s'informât auprès de l'autorité militaire qui avait ordonné l'évacuation immédiate des blessés sur les hôpitaux de Paris.

Très faible encore et presque obligé de garder la chambre, Raoul ne pouvait faire personnellement la démarche conseillée par le capitaine de Kernoël, mais Raymond Schloss, intelligent et actif, était apte à le remplacer.

Le jeune prêtre voulait à tout prix tenir la promesse faite au mari de Jeanne Rivat, mort entre ses bras à l'hôpital de Versailles.

Si Jeanne était morte une partie de sa tâche était achevée, si elle vivait, il n'oublierait jamais son serment de veiller sur elle et de la protéger.

Quant à l'enfant dont il avait vu Servais Duplat emporter le berceau, il apprendrait certainement ce qu'il était devenu en retrouvant et en questionnant l'homme dont il ne pouvait soupçonner l'action abominable, croyant au contraire qu'il avait obéi au sentiment le plus généreux en arrachant une pauvre petite créature à une mort certaine.

Naturellement le vicaire de Saint-Ambroise ne se doutait pas que le berceau enlevé par Servais Duplat contenait deux sœurs jumelles.

C'était de Jeanne d'abord que Raoul devait s'occuper.

Il appela Raymond Schloss auprès de lui et lui expliqua de quelle mission il désirait le charger.

En entendant prononcer le nom de Jeanne Rivat l'ancien garde général tressaillit.

Jeanne Rivat !

Ce nom lui rappelait un souvenir, celui de la jeune femme avec qui il avait voyagé en chemin de fer lorsqu'il était venu de Fenes-tranges à Paris chercher l'abbé d'Areynes, et dont le mari, pendant la guerre, faisait partie du 57^e bataillon de la garde nationale.

Raymond avait une excellente mémoire.

Il questionna le vicaire.

Celui-ci répondit affirmativement.

Jeanne Rivat était bien la jeune femme avec qui le hasard avait mis Schloss en rapport.

Muni d'indications précises, dès le lendemain le Lorrain commençait ses recherches.

Il pensa qu'il devait avant tout se présenter à l'ancienne demeure de Jeanne.

Au numéro indiqué il se trouva en face d'une maison neuve qu'on était en train de construire.

Un des ouvriers questionné par lui, répondit :

—Il y avait là une vieille maison incendiée pendant la Commune. Le propriétaire a touché une indemnité, ou compte en toucher une, et fait rebâtir....

L'homme n'en savait pas davantage.

Au rez-de-chaussée de la maison voisine de gauche se trouvait une boutique de marchand de vins.

Schloss entra.

La boutique était vide.

Dans cette solitude le patron lisait un journal derrière son comptoir surchargé de brocs d'étain, de bouteilles et de verres.

En voyant entrer un client présumé il interrompit sa lecture.

Schloss se fit servir un petit verre de kirsch et dit :

—J'aurais, monsieur, quelques renseignements à vous demander....

—Tout à votre service, monsieur, si c'est en mon pouvoir.... répondit le marchand de vins.

—Occupez-vous cette boutique pendant la Commune ?

—Oui, monsieur, et aussi pendant la guerre.... Voici cinq ans que j'ai ouvert mon établissement....

—Alors vous avez connu sans doute une partie des locataires de la maison incendiée que l'on est en train de reconstruire ?....

—Je les ai tous connus, monsieur, tous, les hommes comme les femmes.... Ils venaient ici faire leurs petites provisions de vin, et ils achetaient de temps en temps un litre de trois-six.... La maison était habitée par une vingtaine de ménages d'ouvriers.

—Avez-vous connu Jeanne Rivat ?

—Bien sûr, que je l'ai connue, et son mari aussi ! Une gentille petite femme, très méritante, et lui un brave garçon ! Mais tous les deux sont morts.

—Tous les deux ? En êtes-vous sûr ?

—Que trop ! Le mari, à Montretout, pendant la guerre, tué par les balles prussiennes....

—Et la femme ?

—Elle a péri dans l'incendie qui a détruit la maison, en même temps qu'une vieille et digne personne qui prenait soin d'elle, et qu'on appelait *maman Véronique*, et aussi les deux petites filles de Jeanne Rivat.

Schloss ne put contenir un mouvement de surprise.

—Les deux petites filles ! s'écria-t-il.

—Oui, monsieur.... Deux jumelles que la pauvre Jeanne avait mise au monde deux ou trois jours avant sa mort.

Evidemment le marchand de vins ignorait que Jeanne Rivat avait été retirée des flammes ainsi que ses enfants, donc il devenait inutile de le questionner davantage.

Cependant Raymond demanda encore :

—Savez-vous si ces enfants avaient été déclarés à la mairie ?

—Quant à cela, je l'ignore.

Raymond remercia le marchand, paya son verre de kirsch et sortit de la boutique en se disant :

—Deux filles ! Deux sœurs jumelles ! M. le vicaire croyait que le berceau ne contenait qu'un seul enfant.... Voici qui ne manquera pas de l'étonner beaucoup.... La démarche que je viens de faire a donc produit un résultat qui n'est point sans importance....

Schloss, tout à coup, s'arrêta.

Il réfléchissait.

—Il faut que je sache quel était le directeur de l'ambulance où Jeanne a été déposée.... se dit-il. Lui seul pourra me mettre sur sa trace....

Et, sans plus tarder, il se dirigea vers l'école des Frères de la rue Servan, dont les salles de classes avaient été transformées en hospices pendant la guerre et pendant la Commune.

Ce fut le frère supérieur qui le reçut.

Raymond lui expliqua le motif de sa visite.

Le frère ne put le renseigner sur ce qu'étaient devenus les blessés ; quant au nom du directeur de l'ambulance, il le connaissait.

C'était celui d'un auteur dramatique ayant été lieutenant dans la garde nationale au début de la guerre.

—Son adresse ? demanda le Lorrain.

—Je l'ignore, mais au siège de la Société des auteurs dramatiques on vous renseignera certainement.

Le siège de la Société était à cette époque au numéro 30 de la rue Saint-Marc.

Schloss s'y rendit et un employé lui donna sur-le-champ l'adresse qu'il venait chercher.

Une heure après il arrivait à cette adresse, montait au deuxième étage, selon l'indication du concierge, et se faisait annoncer au dramaturge comme envoyé de l'abbé d'Areynes, premier vicaire de Saint-Ambroise.

Il fut reçu sur-le-champ.

L'écrivain connaissait de réputation le jeune prêtre, éprouvait pour lui une grande admiration et un grand respect, et il le dit à Schloss en se mettant à sa disposition.